cristinaescobar

Funambule des émotions.

Cristina Escobar œuvre pour raconter ce qui la touche, ce qui malmène la tranquillité de son esprit : les fondements de notre société, les desseins du monde qui nous entoure et les moteurs des hommes qui le font, les sources et conséquences des conflits, des utopies. Elle développe une narration à partir d'objets du quotidien, de dessins, de sculptures et d'installations, mêlant la fiction à la réalité, le quotidien à l'exceptionnel pour s'approcher au plus près de la vérité. C'est un jeu de funambule, un équilibre savant à doser pour donner à voir plus et plus loin ; un jeu de sens et de contre-sens qui surprend, interroge, confond, bouscule le plus souvent. Elle rompt avec l'attendu et nos habitudes de perception, touche notre conscience avec autant de gravité que d'humour, autant de violence que de poésie.

L'émotion est le catalyseur de ses créations, toujours figuratives, sur le fil de la vie, de la mort, à la recherche de la mémoire individuelle et collective. Ces œuvres témoignent d'une volonté de reconnaissance des libertés bafouées, des vies tronquées, des paroles censurées et des mémoires oubliées. Avec légèreté, l'artiste soulève les frontières (Les couronnes, 2013 ; Lignes de mire, 2013), redessine le monde, sa géopolitique (Full Stop, 2012 ; L'accident, 2012 ; Fire !, 2013 ; Toupie or not toupie, 2012) et nos sociétés en construction (Premières Pierres, 2014 ; Le Lotissement, 2015) ; elle raconte les guerres et les morts inutiles (Trous de mémoire #1, 2012 ; Casques, 2012 ; Machettes, 2012) et interroge l'exil des hommes, les quêtes de l'ailleurs rêvées ou forcées (L'attente, 2012 ; Jeu de ficelles ; 2012, À la recherche du bonheur, 2013 ; Croisières, 2014). Cristina revisite aussi son quotidien, avec ses violences et ses contradictions, sa fragilité (Hommage à Lara, 2009 ; Trous de mémoire #2, 2012 ; Sólo para llorar, 2012). L'humain habite chacune de ses œuvres.

L'artiste plasticienne manie avec élégance matière qui s'impose de manière instinctive par rapport au sujet. La couleur, résumée dans son œuvre au blanc et au noir - choisis pour leur neutralité - finit toujours par renforcer le sujet, acquérir un poids ; elle donne un indice, soulève une ambivalence. La réalisation plastique des créations est toujours extrêmement poussée, soignée, finie : « c'est le chemin le plus court », dit-elle, pour s'adresser à notre esprit endolori et endormi, dont la curiosité est portée par la contemplation de belles choses. Cristina Escobar joue avec le sens des objets, des images et des mots et nous permet ainsi de regarder jusqu'au bout, l'histoire, même cruelle, qu'elle nous présente. Elle nous invite à parcourir ce fil de funambule qu'elle a tiré d'un bout à l'autre du monde, saisit le moment du vertige, où tout bascule, pour attraper notre conscience, faire jaillir le questionnement, et nous réveiller d'un claquement de doigt.

Texte de Sophie Toulouze / 2014

Dès ses débuts à Cuba, son pays d'origine, l'artiste s'est intéressée à des questions de société, tout en recevant une formation académique et travaillant dans le milieu théâtral. De ces deux apprentissages on retrouve la pureté de la ligne et l'intérêt pour l'objet dans l'espace. La suppression de la couleur dans son oeuvre bi-chromique éloigne radicalement de l'exubérance de la culture cubaine, l'artiste semble préférer un style minimaliste.

L'oeuvre de Cristina Escobar est souvent liée au déplacement, au voyage, au temps et aux frontières. L'enfermement ainsi que le cercle sont des réflexions récurrentes dans son oeuvre, dans ses aspects formels et conceptuels. [...] L'apparente perfection cache l'injustice des sujets abordés et contrebalance des propos souvent dénonciateurs. C. Escobar joue ainsi sur les multiples perceptions que peut avoir le spectateur et le trouble suscité par cette beauté plastique.

Extrait du texte de Marie Terrieux pour le catalogue Talents Contemporains de la 7ème édition / Janvier 2019

Contact /
Cristina Escobar / artiste plasticienne

Adresse atelier / Atelier 107
9, rue des Sœurs Macarons - 54 000 Nancy

Adresse home /
59, avenue Anatole France - 10 000 Troyes
tél / +33 (0)7 69 52 69 88
mail / escobar.cristina@aol.com
site / www.cristinaescobar.net

Trophées / 2018 - 2019
40 éléments en marbre blanc de Carrare.

Collection Fondation François Schneider.

Lors de une résidence artistique en Italie, j'ai été immergée 2 mois au sein d'un camp des réfugiés. Je me suis intéressée aux objets liés à la géographie de l'immigrant et à l'affect. Lors de mes recherches, mon intérêt était de créer un inventaire d'objets de voyage, qui pouvaient témoigner l'histoire de leur traversée.

Face à l'absence d'éléments, j'ai décidé de créer des objets pouvant évoquer l'immatériel et la mémoire de leur parcours. Je les ai demandé donc de tracer de mémoire, sur une carte de la Mer Méditerranée, le chemin parcouru. À partir des trajectoires recueillies, j'ai dessiné chaque tracé en numérique et j'ai donné à chaque ligne une rotation en 360° sur un axe définit dans un logiciel 3D. Suite à ce geste, tous ces tracés donnaient lieu à un objet unique, ce qui appuyait en force le parcours individuel qui leur était propre. Chaque objet était différent, mais ils avaient tous en commun une physionomie circulaire.

La forme circulaire donne lecture à la forme terrestre, le mouvement cyclique et rhétorique du processus migratoire et du voyage. Chaque objet semblant à une "toupie" évoque un mouvement axé sur lui même, dans un état d'un éternel présent, car ici le geste reste toujours sur la même place.

La Houle / 2018
mât en bois, métal et drapeaux de l'UE.

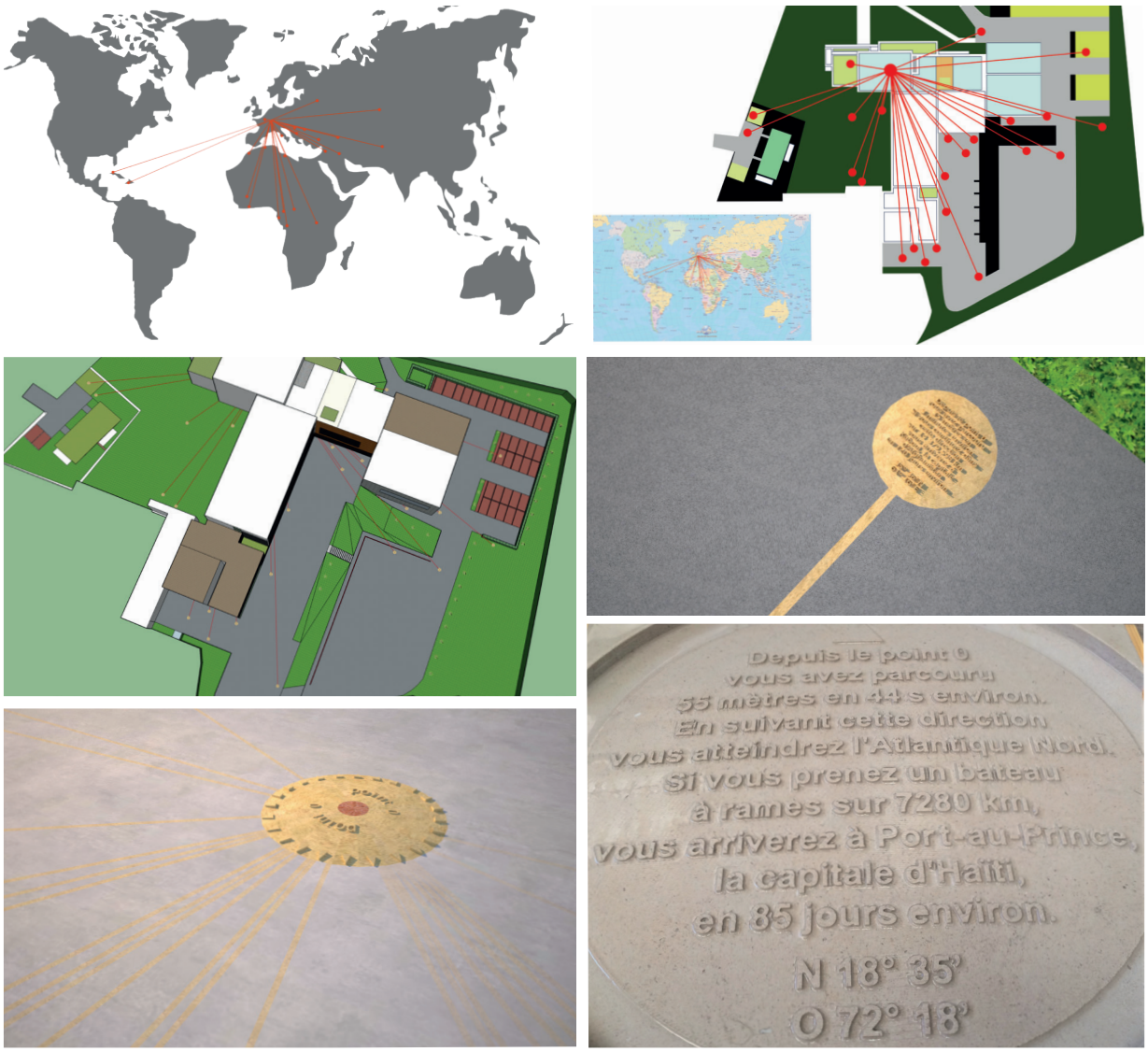
L'installation évoque la danse de la cinta, un danse traditionnelle cubaine inspirée par la tumba francesa. Je m'intéresse au geste circulaire de cette danse et à son mouvement cyclique, car ici les danseurs tournent autour d'un mât en tissant des bandeaux colorés sur son axe.

Le mât, en tant que symbole axial, est une représentation de «l'axe du monde». Il symbolise l'aspiration de l'homme vers le sommet, à partir de sa nature inférieure, pour atteindre le ciel, la nature supérieure. Ici, c'est pour atteindre une vie meilleure car les migrants traversent mers et terres en poursuivant leur rêves. Ce mouvement axial n'est pas soumis aux conditions de l'espace et du temps, c'est à dire que tous les possibles sont possibles.

Tout comme la pièce Trophées, cette œuvre donne la lecture d'un présent éternel évoquant l'immatériel. L'idée de rotation et de mouvement signifient le changement continu des choses manifestées, néanmoins le centre reste immobile, fixe et inaltérable dans ce présent éternel. Je remplace les bandes colorées par les drapeaux EU, ce qui évoque poétiquement le tissage et le métissage de l'Europe par les Hommes venus d'ailleurs.

L'installation se présente également en performance. Les 6 participants actionnent une dancer autour du mât, tissant et de détissant les drapeaux.

Periégesis ou Guide du voyage / 1% artistique Grand Est / 2017 - 2019 (en cours)
oeuvre dans l'espace public. 25 éléments en pierre taillée et écriture, peinture sol et murale, métal, création 3D.



« L'histoire n'est que la géographie dans le temps, comme la géographie n'est que l'histoire dans l'espace ». Élisée Reclus

« Periégesis » ou « Guide du voyage » est un ensemble de dispositifs qui évoque les notions du temps (mémoire), de l'espace (territoire) et du voyage (mouvement).

À partir des coordonnées de latitude et de longitude du site du collège Haut_de_Penoy, j'ai tracé 24 trajectoires depuis ce point cardinal vers 24 capitales existant dans le monde. Par la suite, j'ai adapté ces tracés à l'échelle de l'ensemble du site, prenant comme point de départ le centre du hall du collège. L'ensemble de l'oeuvre est visible en hauteur, présentant ainsi la totalité du projet implanté sur le lieu. Le point de départ est matérialisé par un élément en pierre naturelle au sol, se nommant point zéro. Depuis ce point, les 24 trajectoires sont indiquées par des lignes dessinées au sol et indiquent les directions à prendre selon les coordonnées de latitude et de longitude de ces 24 capitales existant dans le monde. Le nombre 24 fait référence au temps, évoquant les 24 heures écoulées dans une journée. La forme arrondie évoque la forme terrestre, mais aussi celle du soleil, centre de lumière, de gravitation et de mouvement. 23 capitales choisies sont les 23 nationalités présentes au collège au moment de ce projet, restant ainsi dans la mémoire des lieux, la 24ème fait référence à ma propre origine, marquant ainsi l'intégration de l'artiste à l'ensemble de l'œuvre lors de sa création.

Dictionnaire Illustré du Novlangue / 2016 - 2017 (sélection)
série de dessins, crayon sur papier, 40cm x 30cm.

Inéluctable

Autre

Intégration

Respect

(Le novlangue, en anglais newspeak, est la langue officielle d'Océania, inventée par George Orwell pour son roman 1984, publié en 1949. Le principe est simple : plus on diminue le nombre de mots d'une langue, plus on diminue le nombre de concepts avec lesquels les gens peuvent réfléchir, plus on réduit les finesses du langage, moins les gens sont capables de réfléchir, et plus ils raisonnent à l'affect. La mauvaise maîtrise de la langue rend ainsi les gens stupides et dépendants. Ils deviennent des sujets aisément manipulables par les médias de masse tels que la télévision. C'est donc une simplification lexicale et syntaxique de la langue destinée à rendre impossible l'expression des idées potentiellement subversives et à éviter toute formulation de critique de l'état, l'objectif ultime étant d'aller jusqu'à empêcher l'« idée » même de cette critique. Hors du contexte du roman, le mot novlangue est passé dans l'usage, pour désigner péjorativement un langage ou un vocabulaire destiné à déformer une réalité, ou certaines formes de jargon.)

Dans mes recherches, j'ai trouvé un petit dictionnaire de la langue Novlangue. Partant sur le principe du pouvoir de manipulation de médias de masse, j'ai écrit chaque mot de ce dictionnaire dans l'espace du moteur de recherche « image » en Internet, par la suite je choisis une image, généralement la première qui se dévoile ou bien celle qui est la plus juste à mon critère, j'utilise cette image pour illustrer le mot du dictionnaire Novlangue. Je reproduis l'image en dessin, le choix de l'image est influencé par ma propre critique et le résultat du dessin est influencé par l'émotion, la mémoire individuelle et collective, provoqué par l'association image et mot.

Ce que je trouve intéressant dans cette démarche est que l'image correspondant au mot rédigé évoque parfois tout autre sens, caractéristique propre de la langue Novlangue. L'image influence ainsi la direction de la réflexion et le sens véritable du mot ou pas, laissant tout place à l'affect.

Le lotissement / 2015
installation, 20 tentes, polyuréthanne, polyester, bois, dimension variable.

Production en collaboration avec l'entreprise France Lanord & Bichaton.

(...) Cette installation joue des anaphores visuelles et formelles. La répétition rythmée des tentes usinées, rappelant le mode de production de leur référent, placées dans un désordre apparent, invite le public à la contemplation, à la déambulation.

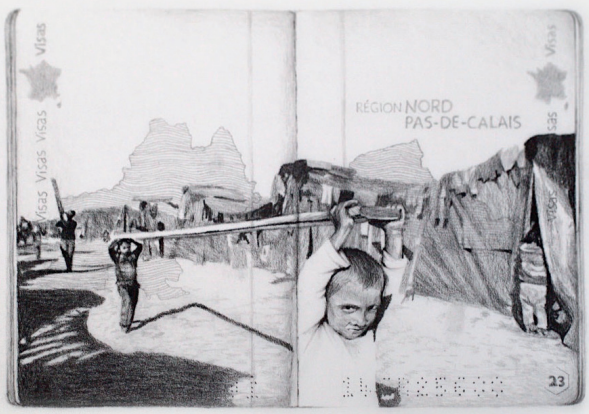
(...) Chaque tente présente des traitements différents (ondulations de surface, intérieurs plus ou moins dévoilés ou fermetures complètes) et chacune renvoie à la variété des vies, la diversité des histoires des sans-abris : expropriation, rupture sociale ou familiale, exil politique, économique ou religieux, quête d'une vie meilleure ou d'une terre d'accueil. Autant de situations uniques, complexes placées sous le même sous le même vocable ; autant de destins auxquels est proposé toujours une seule et unique solution d'habitat et donc d'habitus, de mode d'existence.

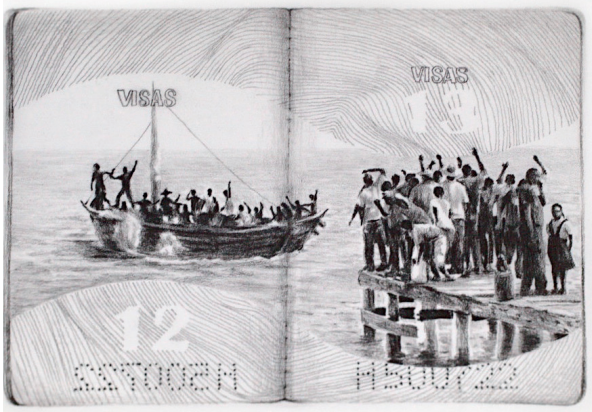
Le noir participe à l'harmonisation de ce paysage urbain, mais aussi à la négation, dans une architecture de pierre blanche, de cette société d'éphémères : Paris et son ombre. Ce lotissement, au cœur de la capitale, comme un mirage au cœur d'un désert révèle deux sociétés qui se construisent l'une sur l'autre, l'une aux dépens de l'autre, l'une malgré l'autre. Une ville qui semble se dresser comme des dunes, puis s'immobiliser en résistance contre un réseau urbain dense et limité. Cette poussée d'îlots humains, métaphore du morcellement de notre société, éclate une organisation urbaine vieille de 150 ans, limitée par ses frontières tant géographiques qu'économiques et sociales. Ce lotissement est vide, mais il n'est pas une ville fantôme, une ville-dortoir, on y sent l'attente, les allers-retours, la vie qui s'éternise, qui s'obscurcit... Les rêves se sont enfuis, les espoirs aussi.

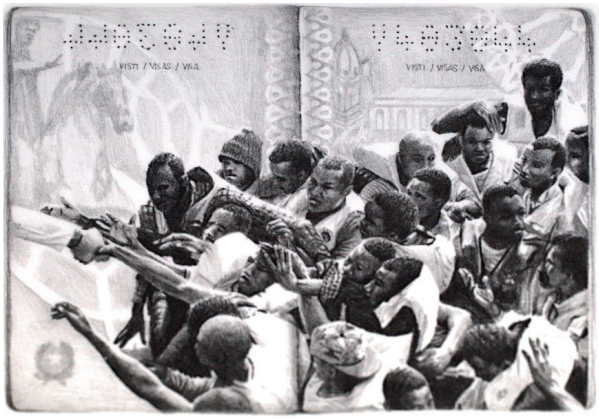
Nous regardons ici, vraiment, ce que nous ne voyons plus – ou ne voulons plus voir – dans Paris (ou ailleurs). L'artiste nous amène, par cet autre lieu, à revenir sur cette situation humaine, à rompre notre distance habituelle, à remettre en cause nos impressions de déjà vus, et à nous confronter aux mirages de nos sociétés.

Extrait du texte de Sophie Toulouze.

Pèlerinages / 2015
série de 7 dessins, crayon sur papier, 40cm x 40cm.







Collection privée.

Pèlerinages évoque le voyage et le déplacement. Je suis partie sur de vrais passeports de divers pays, qui, pour une raison ou pour une autre présentent ou ont présentés une problématique de droit de passage et de flux migratoire.

Ici, chaque passeport est dessiné tel qu'il existe dans la réalité, en respectant les dimensions, les traits et les filigranes propres à chacun d'entre eux. Ceux-ci vont dialoguer avec les images «ajoutées» sur ces pages, c'est à dire, je dessine des images d'actualité en tenant en compte les dessins déjà présentés sur chaque passeport. J'utilise deux des pages destinées à recevoir les tampons de visa ou le permis des douanes, faisant possible le libre transit hors ces territoires.

La cité idéale / 2014
peinture murale, acrylique noir et or, 600cm x 300cm.

La cité idéale est l'incarnation intellectuelle et matérielle de l'utopie, une conception urbanistique visant à la perfection architecturale et humaine. Elle aspire à bâtir et à faire vivre en harmonie une organisation sociale singulière, basée sur certains préceptes moraux et politiques. Depuis quelques temps, je m'intéresse à l'espace et à l'architecture des prisons panoptiques, régies par une forme d'idéalisme. Le panoptique est un type d'architecture carcérale imaginée par le philosophe utilitariste Jeremy Bentham. L'objectif de la structure panoptique est de permettre à un gardien, logé dans une tour centrale, d'observer tous les prisonniers, enfermés dans des cellules individuelles autour de la tour, sans que ceux-ci puissent savoir s'ils sont observés. Ce dispositif crée un « sentiment d'omniscience invisible » chez les détenus, en les amenant à changer d'attitude et de comportement social. La prison interroge sur le réel statut de l'espace.

Ce qui m'intéresse dans ce type de prisons, ce sont les schémas d'après lesquels elles sont conçues, ainsi que la force qu'elles exercent sur un individu mis à l'écart de la société, afin de respecter des règles établies. J'ai pu constater que les plans architecturaux d'une prison panoptique sont très similaires à ceux d'une cité idéale, dans la façon de bâtir ces deux lieux controversés ; on commence à imaginer un espace en harmonie et surtout on fait en sorte qu'il soit conçu bien avant de loger ses habitants. Quand on regarde le plan d'une cité idéale, ce plan est conçu de manière circulaire ou semi-circulaire avec une place au centre, les bâtiments prenant cette place comme point de départ. Généralement, ces cités idéales sont encerclées par un mur, afin de la protéger des envahisseurs. Pour les prisons panoptiques le point de réflexion est basé sur le même principe, le mur encerclant le lieu servira cette fois à empêcher la sortie de ceux qui habitent le lieu et la place au centre est remplacée par une tour panoptique.

Je suis donc partie des plans des bâtiments vue du ciel de ces prisons panoptiques, afin de constituer une carte imaginaire. Un espace inconnu émerge à partir de ces formes, évoquant l'abstrait et l'utopique. En positionnant ces plans dans une continuité, l'ensemble forme « une cité idéale ».

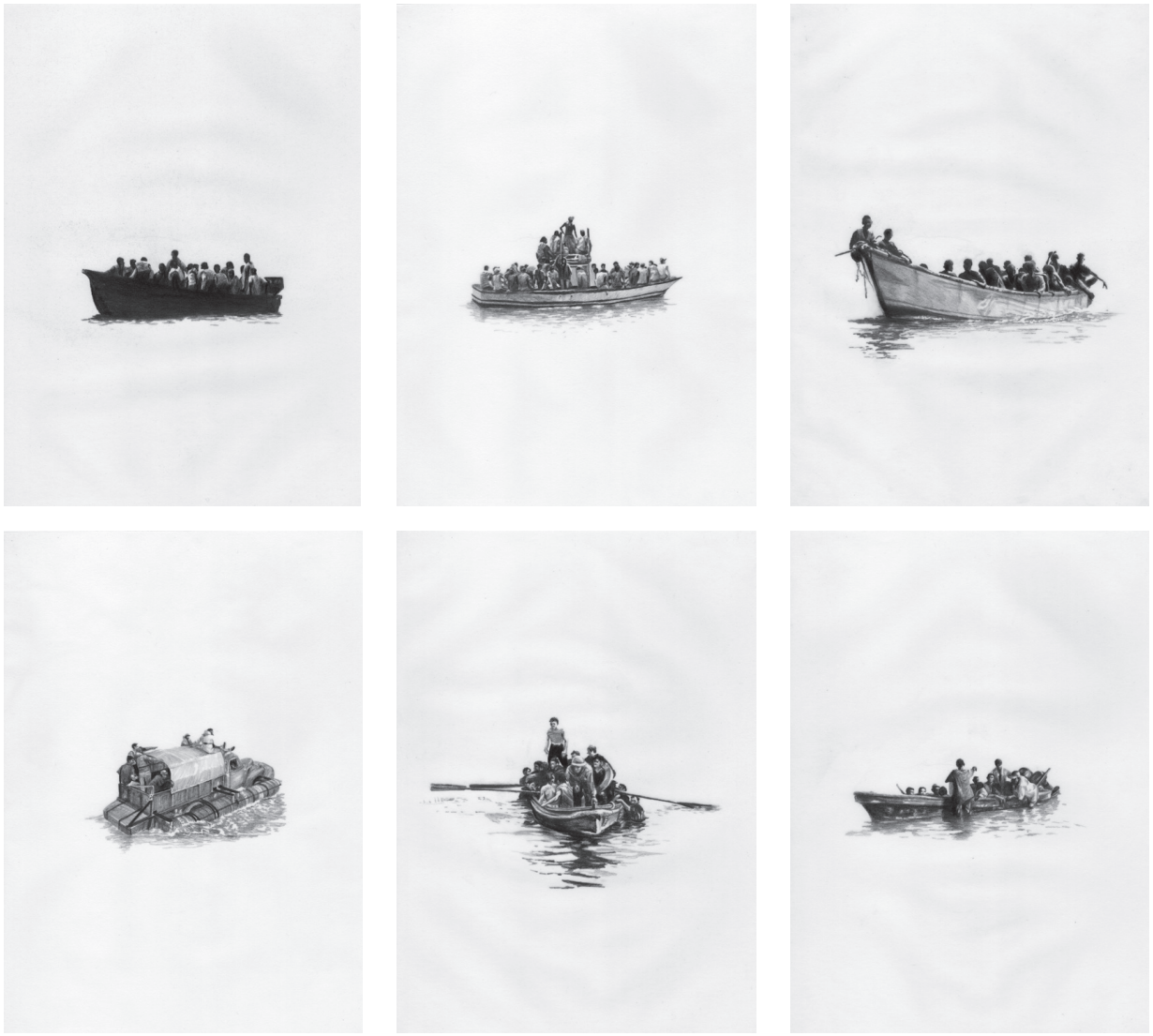
Premières pierres / 2014
installation, sept éléments en pierre de Lens taillée, H100cm x L100cm.

Production en collaboration avec l'entreprise France Lanord & Bichaton.

Je me suis intéressée à l'évolution du prix, à l'inflation et aux spéculations de l'immobilier dans le monde. Dans mes recherches, j'ai choisi sept premières puissances économiques mondiales et je suis partie d'un étude effectuée sur cette évolution. J'ai sélectionné une période d'évolution datant de 1977 jusqu'à nos jours et j'ai taillé dans sept éléments en pierre de Lens, les graphiques résultant de cette étude.

Au départ, chaque pièce en pierre mesure $1M^2$, cette mesure étant la référence de cette évolution ; et 20 cm d'épaisseur, épaisseur récurrente d'un mur extérieur dans l'édification standard. Une fois ces graphiques taillés dans les pierres, une partie de l'espace est supprimé, évoquant ainsi l'imaginaire et la disparition. Dans l'ensemble, l'installation évoque les restes d'une bâtisse, cette image dialogue comme un lieu de disparition et de mémoire, donnant ainsi naissance à un nouveau lieu. Disposées au sol en verticale, elles font office de colonnes. Cette lecture de colonnes, où la fonction est nulle, car ce qui devrait les habiter n'existe plus, évoque l'effondrement d'un idéal.

Croisières / 2014
série de 64 dessins, crayon sur papier, 21cm x 29,7cm.



Quelques dessins en collection privée.

En compilant de vraies images d'actualité, je sélectionne et je m'approprie des images qui montrent des embarcations à la dérive. Chaque jour des milliers de personnes originaires d'autres pays ou des autres continents, essayent de traverser la mer à la recherche d'une vie meilleure, d'un lieu meilleur... Ces lieux imaginés persistent, par la méconnaissance, et motivent la traversée de ces individus, impulsés par l'utopie et les rêves. « Le bateau, c'est un morceau flottant d'espace, un lieu sans lieu, qui vit par lui-même, qui est fermé sur soi et qui est livré en même temps à l'infini de la mer... Le navire, c'est l'hétérotopie par excellence, la plus grande réserve d'imagination. Dans les civilisations sans bateaux les rêves se tarissent... »

Les couronnes / 2013 - 2014
installation de 29 couronnes en acier, thermolaquage noir, 22cm de diamètre chaque élément.

Aide Individuelle à la Création DRAC Lorraine 2013.

Chaque couronne dessine une frontière existante fermée ou interdite, matérialisée par un mur ou par un barrage. Ces frontières sont sensibles, provocant des conflits et des pertes humaines chaque année. Ici, elles sont pliées sur elles mêmes formant un cercle, évocation de l'enfermement. La forme évoque également l'objet de la couronne, symbole de pouvoir et de la douleur. Le noir illustre l'inconnu et le deuil.

Classification des frontières / Inventaire des couronnes.

À la recherche du bonheur / 2013
dessin, crayon sur papier, 21cm x 29,7cm.

Collection Florence et Daniel Guerlain.

Les cartes postales sont des symboles de voyages, toujours illustrées par de belles images. Par l'image qui y est toujours représentée, elles vacillent entre les frontières du réel et de l'irréel.

En respectant ce format, je cherche des images médiatiques actuelles dans des journaux ou sur Internet. Je m'approprie ces images par le dessin, afin de composer mes propres cartes postales, ou plutôt des cartes postales qui montrent la réalité des personnes qui les habitent. Je répertorie des timbres existants et je les choisis pour tisser un lien avec l'image représentée dans le dessin, créant ainsi un dialogue avec celle-ci.

Abordant des événements d'actualité, illustrant ainsi la réalité, je dévoile ces images autrement. Ces images m'interpellent, me parlent, me révoltent et posent de nouvelles questions politiques et sociales.

L’inconnu / 2013
écriture sablée sur une pelle, métal, bois, dimension variable.

Collection privée.

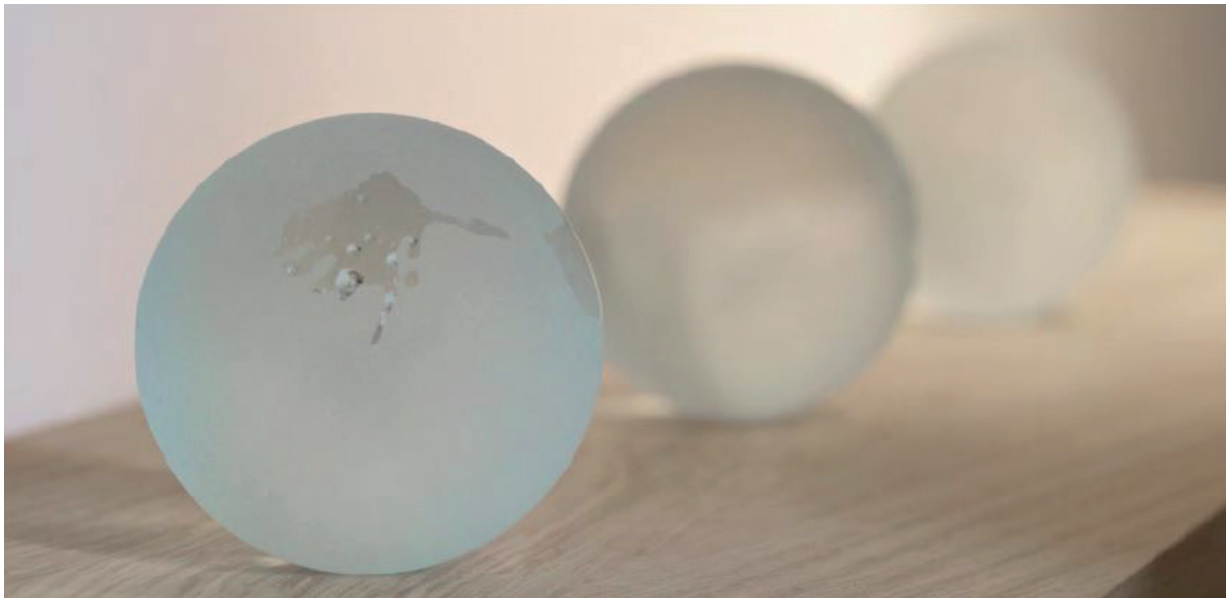
Je m’en vais l’inconnu en suivant mon destin... L’auteur de cette phrase, qui reste anonyme, a été déporté le 2 septembre 1942 par le convoi N° 27 vers Auschwitz-Birkenau, Pologne. Cette phrase a été découverte à la Cité de la Muette à Drancy, qui servait de lieu de passage pour les juifs avant d’être déportés vers les camps de concentration, lors de la seconde guerre mondiale.

J’ai gravé sur une pelle un extrait du poème, la phrase est presque effacée, ce qui évoque l’oubli et la disparition, l’objet de la pelle évoque ainsi, le trou et la perte.

Un monde presque parfait / 2013
film art, couleur, son, durée 10’22’’.

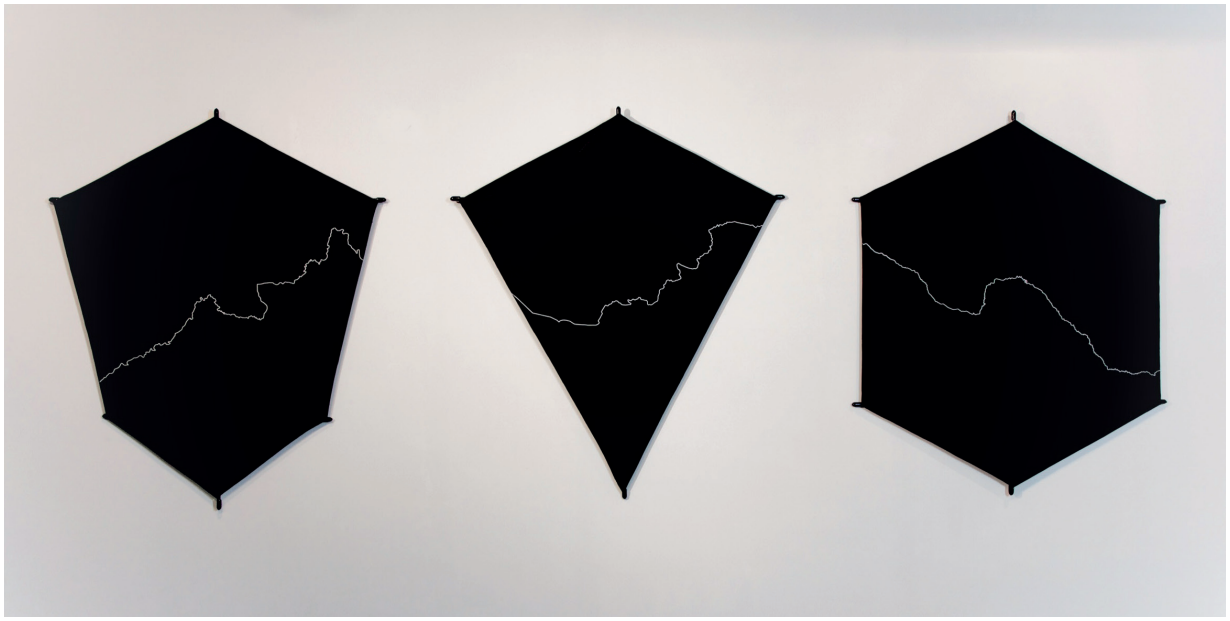
Un monde presque parfait présente une histoire de circonstances, de tranches de vies, qui se suivent comme si chacun d’entre nous se trouvait positionné derrière l’objectif. Ces histoires évoquent le temps, l’absence, la perte et surtout l’errance ; une lutte inévitable pour un monde meilleur.

Fire ! / 2013
gravure par sablage sur billes en verre et étagère en bois, diamètre de 6cm chaque bille.



Dans le jeu des billes, celui qui tient le boulard est l'un des plus fort, le mieux armé. Ici, j'ai gravé sur trois billes en verre, appelées par leurs tailles des boulards, les trois plus grandes puissances militaires au monde : la Chine, la Russie et les États-Unis.

Lignes de mire / 2013
cerfs-volants, sérigraphie sur tissu spinnaker et tiges carbone, 70cm x 60cm.



Ce qui m'intéresse dans ce travail, ce sont les frontières dites « interdites » ou « conflictuelles », matérialisées par des barrières ou des murs, interdisant tout passage. J'ai choisi dans un premier temps, les frontières entre les États-Unis et le Mexique, le Pakistan et l'Afghanistan, la Chine et la Corée du nord. J'ai sérigraphié les lignes qui délimitent ces frontières sur un tissu noir et fabriqué trois cerfs-volants.

L'idée ici, est de dessiner, de faire apparaître avec ces frontières, un nouveau paysage. En effet, les contours suggèrent un lieu montagneux, qui se dessine dans la continuité des traits sur l'ensemble des cerfs-volants.
Ce lieu reste fictif, imaginaire, rêvé.

Clandestino / 2012
action plastique, installation, drapeaux des 26 États européens qui ont mis en œuvre l'accord de Schengen.

Clandestino évoque l'action d'une évasion, les drapeaux des 26 États européens, qui font partie de l'espace Schengen sont noués en formant une corde. Ici, les drapeaux sont unis, liés, comme ces États européens où le flux humain et le passage est sans grande contrainte. Le résultat de la progression de ce travail se présentera sous forme photographique. En m'introduisant au sein des lieux implantés dans toute l'Europe et préalablement choisis : préfectures, parlements... «la corde» constituée de ces drapeaux sera installée sur le point le plus haut de chaque édifice et lors de cette action une prise de vue sera réalisée.

L’accident / 2012
installation, bois, pvc, encrier et encre noir, 247cm x 175cm.

Une table en forme de globe est couverte d’une nappe de couleur bleu ciel du Pacifique. Sur la table, un encrier renversé : l’encre tache la table et forme les continents, liés entre-eux, transformés dans un seul et unique territoire.

« Je crois que l’accident y est pour quelque chose dans notre existence, même si j’ai la foi... L’homme est en train « d’éteindre » la terre, et cela aussi par le biais du pétrole, cause de nombreuses guerres et conflits politiques, la représentation de notre petite existence dans une « grande bleue », me paraissait la manière la plus appropriée et poétique d’en parler. Une tache qui vient salir une belle surface de couleur unie ».

Trous de mémoire #2 / 2012
installation linéaire de 9m environ, écriture sablée sur 20 pelles, métal, bois, dimension variable.

je me souviens du silence
je me souviens de la faim
je me souviens de la nuit profonde
je me souviens des chaussures rouges sang
je me souviens des larmes de ma mère
je me souviens des adieux
je me souviens des draps blancs
je me souviens du tic-tac
je me souviens de la peur
je me souviens de l'odeur de la terre humide
je me souviens de l'odeur du jasmin
je me souviens de la mer agitée
je me souviens de mon père sans moustache
je me souviens du soleil sans merci
je me souviens de Wenceslao
je me souviens de la pluie tropicale
je me souviens du chant de ma grand-mère
je me souviens des secrets
je me souviens des dimanches
je me souviens d'hier

Je suis partie du livre Je me souviens de Georges Perec. À partir de cet ouvrage, je me suis approprié la manière d'écrire de l'auteur, pour graver sur chaque élément mes propres souvenirs d'enfance.

La pelle évoque ici l'action de creuser, la perte, l'oubli... Créant ainsi les trous de mémoire.

Bye Bye Señor Piñera / 2012
installation linéaire 5m environ, machine à écrire sur 15 mouchoirs en tissu de 40cm x 40cm.

15 mouchoirs en tissu blanc sont installés au mur de manière linéaire. Sur l'ensemble des mouchoirs est écrit le poème La Isla en Peso de Virgilio Piñera. Le spectateur peut ainsi le lire, en passant de mouchoir en mouchoir.

Les mouchoirs ne frémissent pas dans les mains des « damas de blanco », ils sont immobilisés. Pourtant le geste d'au revoir, pourtant les pleurs. Légèreté paradoxale et fantomatique des mouchoirs. Ce mystère et cette beauté splendide d'un peuple en attente de déborder de la douleur. Mouchoirs en tissu, installés comme sur un porte manteau, comme pour faire tranquille et rangé, ou oiseaux en repos sur un fil, supports d'un message qui n'a rien de la vacuité de certains adieux rituels, quand on agite le mouchoir sur le quai de gare. Tous les adieux n'ont pas le même poids. On y lit le poème de «La Isla en peso» de Virgilio Piñera : la résignation à tourner en rond sur une île à la vie étranglée.

Texte de Lilyane Beauquel.

Trous de mémoire #1 / 2012
table en acier percé, 100cm x 55cm x 70cm.

Trous de mémoire #1, est une installation qui prend comme départ un mobilier emblématique de l'histoire de l'humanité : la table. La table est un symbole de rencontre et de discussion, représentatif de l'origine des réunions sociales et des décisions. À partir de cet objet existant dans le quotidien de presque toutes les cultures, je présente la carte du monde percée dans le métal. Faisant appel à la première fonction de cet objet utilitaire : tenir, soutenir, contenir... Je crée par cette nouvelle physique un dialogue : ces trous évoquent à la fois l'annulation de la fonction première de la table, mais aussi l'accident et la disparition. Représenter le monde comme une passoire est aussi un appel à la mémoire collective des guerres vécues, des désastres climatiques, mais également des échanges et des flux de l'humanité.

Masques / 2012
dessin crayon sur papier, 80cm x 50cm.

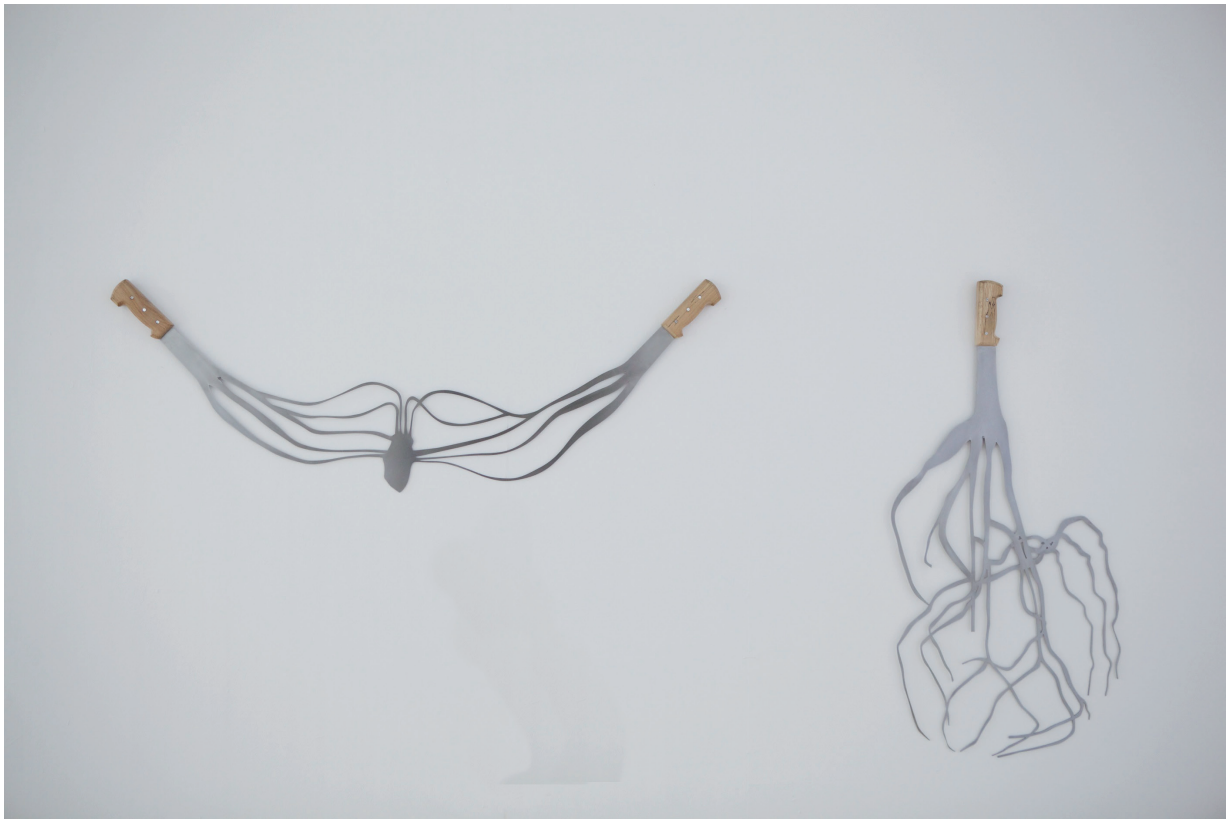
Dans les objets les plus quotidiens du quotidien, le regard rêveur et lucide des femmes continue le monde et ses douleurs et ses violences. Dans ce projet en 6 dessins, chacune des oeuvres fait le grand écart entre la condition spécifique des femmes dans les conflits politiques et religieux, et la fragilité de ces objets du quotidien, dans une société où les droits restent inégaux : cocotte minute, fer à repasser, panier, passoire, bassin, attribués à l'univers féminin, sont transformés en casques. La cocotte minute, arme prête à exploser, est pression et tension, les trous à vapeur du fer à repasser dessinent le nuage d'une bombe atomique, le panier est une prison, la passoire est le monde percé de ses conflits, corps terrestre souffrant et morcelé.

La espera / 2012
installation, bande de 20m de longueur, tabouret en bois et tricot en laine noire, dimension variable.

Un petit tabouret est installé et une bande extrêmement longue en tricot avec ses deux aiguilles au bout, dessinent au sol un chemin roulé. L'attente d'un changement... L'attente qui pense le monde. Le temps nous parle d'absence, de silence et de transit.

«C'est une sensation que je sens à chaque fois que je retourne dans mon pays, j'ai commencé à avoir cette sensation après quelques années passés ailleurs, car avant je n'aurais jamais remarqué cela, j'étais aussi dans cette attente. On y a l'impression que tout le monde attend quelque chose, même si personne ne sait ce qu'il attend, car en réalité il ne se passe rien, il n'y a rien à attendre».

Machetes / 2012
acier et bois, dimension variable.



La machette c'est l'arme avec laquelle beaucoup de peuples ont gagné leur indépendance. À Cuba comme en Afrique, c'est l'arme de prédilection de guerre. Elle est bon marché et sans pitié.

« J'ai grandi avec cette arme. À Cuba, tout le monde possède au moins une machette, c'est avec la machette que les cubains ont gagné leur liberté pendant la guerre de 10 ans. Ils ont également fait prospérer l'économie du pays en coupant la canne du sucre, même si parfois c'est aussi l'arme qui est utilisée pour régler leurs « comptes », la machette fait partie de moi, c'est dans mon sang ».

L'artiste lui a donné un déploiement d'artère et de cœur, à la taille de son propre coeur. Le pouvoir de violence de cet objet rudimentaire et « insoutenable » s'amplifie dans la dimension organique. Acier, sang et chair. Quelque chose de si primaire que l'esprit s'égare.

Texte de Lilyane Beauquel.

Full stop / 2012
caractère d'écriture sur tissu, 50cm x 50cm.

Le monde est ici dessiné par l'action répétitive de l'appui sur le caractère « point » de la machine à écrire, caractère de fin dans l'écriture, fin d'une phrase, d'un livre, d'une histoire... Laissant ainsi les traces imprimées sur le tissu, vestiges témoins de la continuité du geste.

Sólo para llorar / 2012
céramique émaillée et écriture sur 75 mouchoirs en papier, 26cm x 14cm x 8,5cm. (5 multiples)

2 exemplaires en collection privée.

75 mouchoirs destinés à sécher des larmes, chaque mouchoir contient le nom et la peine de condamnation des 75 intellectuels et écrivains, prisonniers politiques lors de « La Primavera Negra », le Printemps Noir de 2003 à Cuba. 29 journalistes, des bibliothécaires et militants des Droits de l'Homme, accusés d'être des agents des États-Unis.

Distributeur de conscience ? La boite à mouchoirs invite le visiteur à déployer le mince papier, feuille de cahier d'histoire pour en recueillir les traces, ou vrai mouchoir, à y éternuer car cela gratte, cela irrite, l'air bien connu de la répression. Le temps menace et tarit les larmes de tristesse plus fortes que les larmes de colère. L'habitude de s'habituer au train des choses, en Chine ou ailleurs, la boite est sans fond, distribution de noms inépuisable...

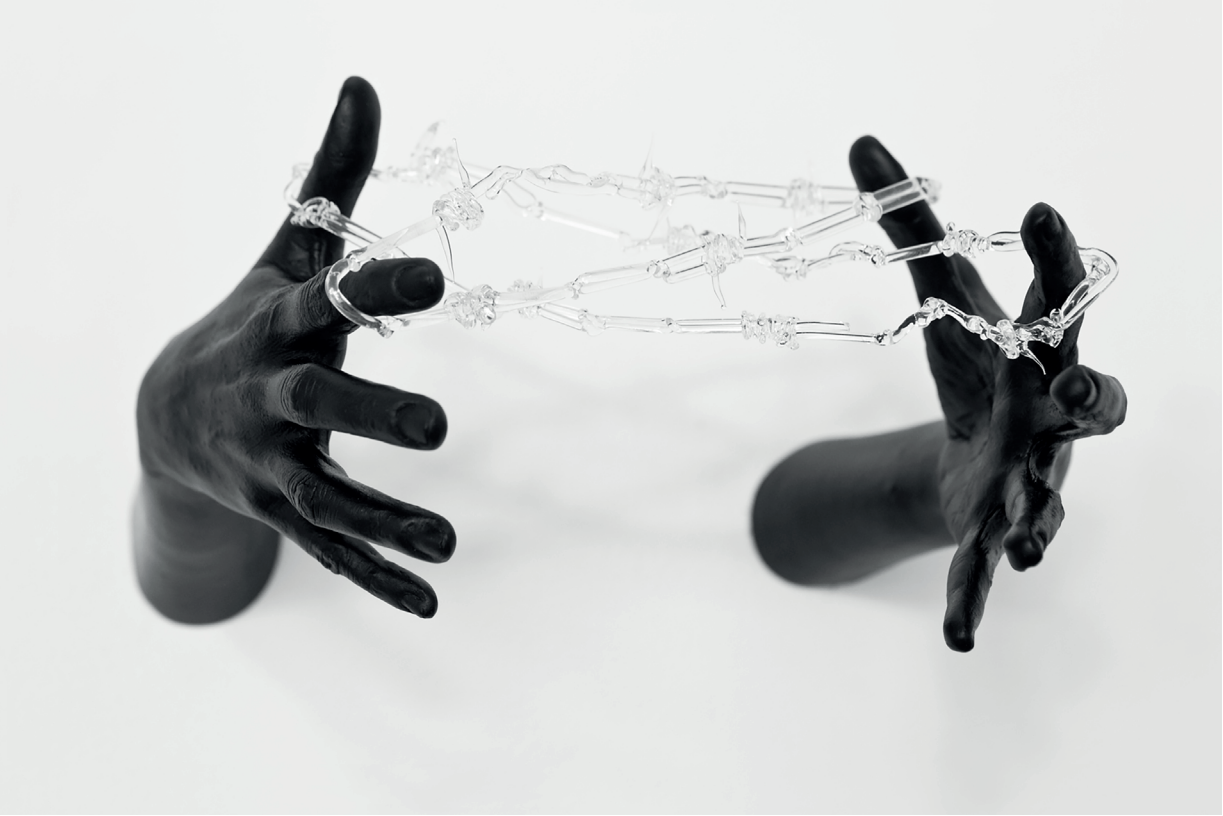
Texte de Lilyane Beauquel.

Toupie or not toupie / 2012
multiple, toupies en bois, or, tapis, dimension variable.

Quelques exemplaires en collection privée.

Sur des toupies en bois, je dessine le monde avec une feuille d'or. Le monde tourne... « Pour moi la toupie, c'est un symbole du voyage, du temps, et c'est aussi un sentiment de répétition, rester tout le temps à la même place, tourner en rond, créant ainsi un paradoxe. C'est un peu le rapport que j'ai avec l'argent et le pouvoir ».

Jeu de ficelle / 2012
plâtre synthétique et verre, dimension variable.



Collection privée.

Ici une paire de mains en plâtre de couleur noire sortent du mur : elles jouent un jeu de ficelle de cour de récréation où l'on construit avec le fil entre ses doigts des objets comme la Tour Eiffel, mais la ficelle est barbelé, barbelé en verre. Cela peut casser, cela fait mal tout de même, la fragilité même est cruelle.

« Il y a beaucoup d'hommes qui rêvent d'un meilleur avenir et prennent des risques périssant sur le chemin ; des autres qui restent toujours à la même place, sans pouvoir se déplacer, privés de liberté et d'expression, privés de nouveaux territoires... ».

Jeu de dialogue / 2011
tabourets bois, fil et boîtes de conserve, dimension variable.

Je fabrique un « téléphone rustique » et deux tabourets, créant une action de dialogue ou de communication interpersonnelle qui est basée sur l'échange, un émetteur et un récepteur. Le fil étant trop long, il rend le dialogue impossible.

« Quand j'étais petite, j'ai joué avec un téléphone de ce type, ici, c'est une communication avec ma mémoire, mes souvenirs d'enfance, les fils étant trop long, le passé reste lointain, inaccessible. Georges Perec a écrit « Je n'ai pas de souvenirs d'enfance » dans son livre W, ou le souvenir d'enfance ; avec Jeu de dialogue, je recherche ces souvenirs, ces oublis...»

Turbulence / 2010
art vidéo, couleur, son, lecture en boucle, durée 3’58’’.

Deux vidéos positionnées l’une en face de l’autre vont interagir, l’une utilise l’action comme moyen de dialogue et l’autre le mouvement comme réponse à cette action. L’activité de l’une est déterminée par l’activité de l’autre. En projection, l’espace entre les deux projections est déterminant, le souffle du premier sujet parcourt une distance comprise entre trois et cinq mètres avant d’arriver au deuxième sujet, créant la turbulence. L’univers sonore est un souffle pour la première vidéo et un bruitage de vent pour la deuxième. L’image et le son laissent ressentir une ambiance fantomatique, faisant ainsi référence à un espace inconnu, imaginaire, invisible.

Cette installation de art vidéo peut également être présentée sur deux ordinateurs portables et chaque ordinateur est installé sur une chaise, l’un en face de l’autre. Cette type d’installation et de mise en place dans l’espace, permet la lecture formelle du dialogue, un dialogue virtuel.

Afin de s'habituer / 2009
bois laqué, mousse et simili cuir, 180cm x 65cm.

Cristina Escobar a fabriqué un objet ambigu, une pièce de mobilier affichant délibérément une forme de cercueil – un « outil » symboliquement assez fort –, mais qui s'avère aussi, surtout, être un sofa. Le genre de proposition qui ne laisse pas indifférent, qui met plutôt mal à l'aise, qui d'emblée nous oblige à des « contorsions », non seulement mentales mais surtout physiques si nous nous essayons à l'utiliser. Il y a fort à parier que peu seront ceux qui « s'étaleront » dessus, comme on est enclin à le faire face à la télé avec la bière à la main et les caouètes pas loin avec l'original... On se sent plutôt un peu contraints d'emblée, en général ce n'est pas le genre d'objet dans lequel on remue beaucoup... Et alors peut nous gagner une envie d'évasion, ou de retard avant l'échéance, un désir de se mouvoir, de remuer quoi, histoire de prouver qu'on est encore en vie.

Texte de Ramon Tio Bellido.

Hommage à Lara / 2009
installation au sol, plâtre synthétique vernis, dimension variable.

26 mains sont disposées au sol, montrant l'alphabet de A à Z, en langue des signes. Ici, la couleur rouge et l'image que l'ensemble évoque, dévoilent de manière poétique et fragile, une certaine violence. L'espace reste submergé dans le silence.

Lara : déesse du silence dans la Mythologie romaine où le dieu Jupiter, irrité, lui fit couper la langue, afin de la priver de parole.

vuesexpositions

(Solo show sélection)

Mirages

Musée des Beaux Arts de Nancy / Exposition du 13.03 – 04.05.2015

Autres Lieux

Galerie NaMiMa / ENSA Nancy- Exposition du 27.09 – 21.10.2014

Un monde presque parfait...

Galerie Premier Regard / Paris- Exposition du 23.01 – 07.02.2014

Everything in its place

Le Préau / Nancy- Exposition du 27.09 – 26.10.2012